

LA VALEUR DE L'ESPECE¹



PHILIPPE LHERMINIER

*"Il est sûr que Dieu fait plus de cas d'un homme que d'un lion ;
cependant je ne sais si l'on peut assurer que Dieu
préfère un seul homme à toute l'espèce des lions"
(Leibniz, Théodicée § 118)*

¹ Texte préalablement présenté à la Société Zoologique Française, Sept. 2013

Les espèces valent cher. Le coût de leur protection est exorbitant et leur trafic est le second chiffre mondial après celui de la drogue. La biodiversité est acclamée de façon unanime comme une valeur incontestable et la sauvegarde des espèces saluée comme une mission hautement louable. Cependant les protecteurs de la faune et de la flore peinent à se justifier se réfugient derrière l'évidence hâtive d'une profusion d'arguments lancés pêle-mêle : l'espèce vaut parce qu'elle est utile ou inutile, abondante ou rare, connue ou inconnue, antique ou récente, ressemblante ou différente de l'homme, etc.

On peut aimer son poisson rouge comme on aime une bière, et s'il meurt ce n'est qu'un individu de moins dans une foule, un objet qu'on rachète le lendemain. Mais si je mange le dernier poisson d'une espèce, il me semble qu'avec la chair "autre chose" a disparu, comme si en plus de la forme, des aptitudes et de la vie fugitive de chaque être vivant, existait une réalité plus forte qui outrepassait les individus, immuable du moins sur une longue durée, et qui survit dans chaque espèce ou se perd avec elle, et cette perte nous frustre. Entité détachable du moins en pensée, l'Idée archétype est selon Platon le paradigme éternel de toutes les espèces ; selon Aristote cette réalité permanente qui réside au fond de tous les êtres d'une même espèce. De telles images conviennent et confèrent sa première valeur à l'espèce : le permanent vaut mieux que l'inconstant. Cependant l'argument est trop général. D'abord il s'applique en dehors du monde vivant. Ensuite dans toutes les espèces on se ressemble, on s'apparie et on fait des enfants : l'homme n'est pas « plus » une espèce que tel moucheron, les "poumons de mer", comme les appelle Platon, sont-ils nos égaux ? Doit-on hiérarchiser les êtres vivants selon une échelle de valeurs d'autant plus suspecte qu'elle place d'office l'homme au sommet ? Différentes sont les valeurs de l'avoir mais égales les valeurs de l'être : dans le monde de la survie les vulgarités de telle bestiole valent bien les ors du cerveau humain.

1 PLUS UN INDIVIDU EST UTILE, PLUS SON ESPECE A DE VALEUR

Un cheval travaille, un mouton produit de la laine et de la viande : bien sûr ce n'est pas son espèce que l'on tond ou mange. « L'espèce cheval est utile » signifie « tous les chevaux pris individuellement sont utiles ». La distinction individu/espèce est parfois subtile. Mon chat dort sur mon lit : individu ; le chat sauvage dort sur des branches : espèce.. Quand le Protagoras de Platon déclare l'homme mesure de toutes choses désigne-t-il chaque homme pris en particulier (le vote individuel) ou l'homme en général (les droits de l'homme) ?

Notre intérêt pour les individus sature nos échelles de valeurs. On tue pour se nourrir et on extermine comme indésirables des millions d'animaux, les lois sur le bien-être animal, les débats sur la chasse à courre, la tauromachie et les abattoirs, ne visent pas des espèces nullement menacées, mais bien les individus. L'utile et l'agréable sont des valeurs de l'individu. La pensée de l'espèce vient plus tard, lorsque la sensibilité plus mûre se tourne vers tel papillon ou telle fleurette dont l'espèce est menacée par le tracé d'une route, suscitant comités de défense et arrêtés de sauvegarde. L'utilité réelle ou supposée des individus, dans la nature ou pour nous, est la première ébauche de défense des espèces.

L'espèce cheval a une valeur mais l'espèce zèbre est sans valeur puisque aucun zèbre n'est utile. Clamer la survie du plus fort et du plus rentable scandalise l'ami des bêtes, et pire même, l'utilitarisme est un scandale pour la pensée, le plus bas degré de la valeur, tout juste bon pour l'homme prédateur qui ne désire que tirer profit des animaux et des plantes. Il faut un niveau de conscience inhabituel pour que le chasseur-cueilleur ou le pasteur ou même l'industriel pharmaceutique chercheur de molécules, porte intérêt envers des animaux ou des plantes inutiles.

2 PLUS UN INDIVIDU EST AGREABLE, PLUS SON ESPECE A DE VALEUR

« *Echangerait un chien à 100 000€ contre deux chats à 50 000€* »

L'agréable, comme l'utile, s'attache à l'individu et non pas directement à l'espèce. L'amour envers les animaux de compagnie est une sensualité ou une sentimentalité envers l'individu. L'odeur d'une fleur, le passage d'un oiseau, sont goûtés aussitôt perçus, directement et par chacun, le ravissement à voir téter un agneau ou le frisson à voir cavalier une araignée, éveillent une émotion sensible mais non pas un intérêt pour la pensée de l'espèce. La valeur d'agrément dépend de la taille, la force, la beauté, le comportement des individus, si bien que le plaisir ne dépasse pas la vie sensible du sujet, sans atteindre sa vie intellectuelle ni son intérêt pour un au-delà de l'objet. Demandons pourquoi sont protégées certaines araignées venimeuses et non les bébés phoque, pourquoi le chat sauvage tellement hargneux et non pas le chat domestique ?

3 MIEUX UNE ESPECE EST CONNUE, PLUS ELLE A DE VALEUR

Au zoo (inspiré de Quine) :

- *(montrant du doigt) "Papa, c'est quoi ça ?*
- *(lisant l'étiquette) C'est un *Oryctolagus cuniculus* (lapin)*
- *Papa, c'est quoi un *Oryctolagus cuniculus* ?*
- *(montrant du doigt) Et bien c'est ça. "*

La première valeur intellectuelle, c'est le **nom**. Depuis Adam le naturaliste tire de l'anonymat et désigne chacune des formes vivantes par « son nom » en hapax, et parce qu'une espèce est reconnue, nous pensons qu'elle a part à l'absolu. Mais neuf espèces sur dix sont **inconnues** dit-on. Que valent-elles ?

Le **désir** d'espèce se distingue de l'intérêt porté à l'individu utile et agréable : quoi de plus facile à écraser qu'un moustique et quelle ténacité de l'espèce à résister à des générations d'insecticides. Par opposition à l'individu qui se perd, certaines espèces de mollusques durent jusqu'à cent millions d'années, à son tour le pullulement des moustiques est aussi un indice de réussite. Mais ni le temps ni l'espace ne sont des valeurs car ce n'est pas le nombre qui fait l'espèce mais la relation.

Les individus trop sensuels fixent nos pensées sur les formes et les couleurs, sur la prouesse et le spectacle. Il faut descendre vers les êtres les plus vils pour mieux percevoir la vie cachée de l'espèce, vers les obscurs qui nous détachent. La valeur intellectuelle réside souvent dans le dépouillement à l'égard du sensible, l'économie des moyens matériels : la bactérie qui a le moins de gènes a une valeur fascinante puisqu'elle évoque une sorte de degré zéro de la vie. Du coup l'échelle des espèces est mise à mal. Les espèces dites « supérieures » ne sont pas plus des espèces que d'autres « inférieures » : la reconnaissance mutuelle de deux champignons filamenteux est aussi spécifique que la cour sexuelle exubérante des oiseaux de paradis.

Biodiversité et équilibre écologique. Il est de bon ton de proclamer toutes les espèces « utiles », pièces uniques de tel écosystème dans lequel chacune joue un « rôle », occupe une « fonction » irremplaçable, et dont la perte trouble l'identité et appauvrit la perfection du meilleur des mondes. Finalisme, anthropomorphisme, et optimisme conservateur de l'ordre l'emportent. Les espèces valent comme éléments de la biodiversité et la biodiversité vaut comme totalité des espèces ; mais puisqu'il n'est rien dans la biodiversité qui ne soit dans les espèces, quelle est la valeur ajoutée par cette tautologie ronflante ? Quant à l'équilibre, qui nous dit qu'un nouvel ordre vaudrait moins ? Aucune espèce vivante à une époque pas si lointaine n'a survécu de nos jours, ni aucune actuelle n'existait jadis. Bonnes à tous les services les espèces garantissent non seulement la stabilité, mais aussi sont les acteurs de **l'évolution**

valeur mythique s'il en est. La tautologie est la même : l'espèce vaut comme pièce de l'évolution, et il n'est rien dans l'évolution qui ne soit dans les espèces.

Les espèces **éteintes** n'étaient donc pas indispensables. Nostalgie et mythologie des temps héroïques, mâchoires cauchemardesques des brutes primitives et même morceaux de notre arbre généalogique. L'archéoptéryx a connu l'ancêtre des oiseaux, et le coelacanthe l'ancêtre des tétrapodes, et cette familiarité avec nos secrets aïeux nous concerne : quelle espèce étions-nous il y a cent millions d'années ? La valeur intellectuelle n'est évidemment ressentie que par nous, le monde des dinosaures était sans valeur tant que personne n'était là pour le penser, et lorsque la presse annonce la prise d'un coelacanthe "vieux" de trois cents millions d'années, chacun comprend qu'on ne désigne pas ce poisson mais son espèce.

La **survie** de l'espèce est passionnante. Pour se perpétuer le moindre ver éclate et se vide de ses oeufs, le crapaud traverse les routes, le saumon remonte les cascades, et tous se donnent à leur espèce jusqu'à l'épuisement mortel. La découverte d'une espèce nouvelle, surtout dans un milieu inattendu, lac glacé ou source bouillante, ou celle d'un "fossile vivant", ou la possibilité d'une vie extraterrestre, tout comme le trouble à l'idée de créer une espèce nouvelle, témoignent d'un empressement envers l'espèce.

L'Arche de Noë : à ressources fixes (techniques, financières, humaines, etc.) on ne peut tout sauver, quelles espèces seront prioritaires ? L'argument de la rareté se détruit lui-même puisque les rares jouent le moindre rôle écologique. L'originalité des caractères (l'ornithorynque et son bec de canard) est trop subjectif. Choisir des lignées autonomes (en pratique les longues branches du cladogramme) tel l'oryctérope ou le guépard, est génétiquement justifié mais le chat sauvage se retrouve à égalité avec le domestique.

4 L'ESPECE EST UNE ŒUVRE D'ART

Après la jouissance soudaine, après la curiosité intellectuelle, survient un nouvel approfondissement, une nouvelle démarche du sujet qui se réjouit du sensible parce qu'il est devenu intelligible, et qui pressent qu'à l'origine de ses satisfactions il existe dans l'espèce comme une raison cachée, une secrète valeur non élucidée par la science. Le plaisir nonchalant qui se borne à quelques animaux familiers méconnaît la richesse inépuisable du monde vivant ; à son tour l'objectivité distante du savant affaiblit l'émotion sensible car la biochimie et les diagrammes troublent le charme de l'espèce. Dans l'esthétisme deux domaines de valeurs, le plaisir sensuel et la pensée réfléchie, se combinent et retravaillent les satisfactions précédentes. La ruse de la proie ou du chasseur, les calculs de la sélection, l'art des pièges et des cours sexuelles, deviennent plus attrayants et donc mieux compris par exemple dans les films documentaires. Dessein de la Création ou aveugle réussite de l'évolution : chacun trouve naturel que des moucheron soient ordonnés en espèces, selon les ressemblances, les rythmes reproductifs, les accouplements, qu'il identifie sans hésitation ni honte comme évidemment semblables aux nôtres.

La diversité est goûtée pour elle-même. *"Le changement est à propos, afin qu'il y ait plus d'espèces ou formes de perfection, quand même elles seraient égales en degré."* *"la nature est également parfaite mais variablement"* (Leibniz à Bourguet, 3 avril 1716). Le désir d'espèce apparaît avant le savoir des espèces. Un jardin botanique, une animalerie, un aquarium de salon, satisfont un désir d'espèce : Aimer les espèces est chic. Que paye l'acheteur d'une espèce longuement choisie ? Dans une société avide de nouveauté, l'originalité à posséder la plus rare ou incongrue voire dangereuse ou répugnante, ébauche une identification du moi. D'ailleurs il ne se fatigue pas à connaître, il exhibe un docte bavardage de généralités inoffensives sur l'évolution et l'utilité l'écologie. Et peu importe au fond car la valeur esthétique ignore l'objet, elle

est désintéressée vis à vis de l'utile et de l'agréable, mais aussi envers le savoir scientifique.

La valeur esthétique s'écarte de la sensibilité attachée aux individus, pour éprouver la valeur du **tout**, car un tout est quelque chose, surtout s'il a reçu un nom. L'espèce mérite d'être pensée et savourée puisqu'elle confère son ordre à toute vie, et ouvre au naturaliste l'accès à l'inventaire total. Car l'espèce donne sens aux relations aux ancêtres morts et aux enfants à naître, aux origines mystérieuses et aux futurs possibles.

Toute organisation parle à l'esprit scientifique qui veut la comprendre et c'est pourquoi on peut décrire, sélectionner, manipuler une espèce; sans que ces opérations soient jamais belles car elles renvoient à une idée extérieure, par exemple l'idée d'une machine. Pour l'esthète au contraire, les espèces ne signifient qu'elles-mêmes car le propre du beau est de se suffire. La valeur n'est plus l'utile car chaque espèce est inutile et son existence est sans but ni profit. Depuis la *Genèse* (multipliez-vous..) jusqu'au darwinisme, la valeur d'un être vivant a toujours été celle d'un étalon borné à sa bestiale répétition. Epuisé par l'effort, parfois sacrifié, le parent ne connaît pas toujours ses enfants, ni même son partenaire : pourquoi autant de perfection pour perpétuer ce qui toujours doit mourir ? C'est précisément dans cette tension **sans fin** que réside la séduction de l'espèce. L'espèce se perpétue pour elle-même c'est-à-dire pour rien ; et pour cette raison nous la jugeons belle, car les seules choses que l'homme admire pour rien, c'est l'œuvre d'art et les étoiles'. L'ordre de l'espèce (dans le mythe de création autant que selon le savoir de l'évolution, j'insiste) est **incommensurable** à nos sens et notre savoir. Or cette démesure séduit car l'homme aime se représenter ce qui le dépasse, et appliquer vainement sa pensée à une recherche impuissante, comme l'inventaire des étoiles.

Chaque espèce est unique, **souveraine** et indéchiffrable, ce que jamais on ne verra deux fois ; son existence, sa présence ici et maintenant ne s'expliquent ni n'obéissent à aucune loi, elle est le fait du prince, elle ne répond pas aux questions. Chacune dicte ses formes, ses aptitudes, sans justification connue ni même concevable, sans expérience possible. Elle se goûte comme un roman de Balzac ou un opéra de Mozart. Les chercheurs qui étudient les vers intestinaux, les grands corbeaux ou les sangsues, aiment leurs héros.

Ceci nous conduit à un aspect fascinant de l'espèce : la **luxuriance**. Le luxe combine l'utile avec l'esthétique. Le véritable luxe n'exige pas la richesse, sa valeur est un superflu paresseux, libre et ostensible. Il n'a pas de définition en biologie et c'est dommage car la gratuité est une des valeurs les plus étonnantes de la vie des espèces : pourquoi des organes ou des fonctions nouveaux alors que les anciens réussissent ? Nous aimons ce qui ne sert pas à la conservation, l'inutile, le défit à l'adaptation et à l'économie bourgeoise. La profusion des fonctions de cour, l'opulence des organes reproductifs, donnent son envoûtant mystère à l'idée d'espèce - excès sexuels que le vendeur de papillons ou de fleurs sait bien faire payer aux amateurs, car la générosité de la nature finit toujours par déchoir dans le mercantilisme.

L'espèce est **divertissante**. Le musée des espèces et l'écotourisme, les réserves et les conservatoires, nous enchantent par le rappel de notre animalité et l'admiration pour ce qu'elle a de bon. Le spectacle des espèces donne à penser et c'est en cela qu'il est intellectuel, sans pourtant aller au fond de la réflexion donc laissant l'esprit dans le vague des attirances troubles qui satisfont le dilettante amateur de curiosités.

Peut-on **rire** de l'espèce ? Le ridicule atteint d'abord le maniaque qui porte à ses animaux ou plantes favoris un intérêt qui nous semble déplacé, tel l'avare pour sa cassette, telle la passion d'herboriser partagée par les uns et persiflée par d'autres ;

ensuite on rit de ces espèces parce que les objets de cette manie sont rendus à leur tour risibles. Puisque celui qui s'intéresse (un peu trop) à telle espèce est cocasse, puisque protéger des crapauds ou élever des araignées est un égarement risible et une profanation des valeurs esthétiques, alors le burlesque s'en prend à ces espèces. Après s'être moqué du collectionneur, le railleur disqualifie l'espèce collectionnée, comme il le ferait de vieilles assiettes accrochées au mur. En forçant jusqu'à la caricature l'admiration et les éloges l'ironiste dénonce le relativisme et vilipende l'enthousiasme fade et inepte. Le sophisme et le persiflage sont des moments de jouissance : doit-on sauver les poux, qui se ressemblent, s'assemblent, s'apparient avec frénésie et garantissent à leurs petits les meilleurs morceaux — comme nous le faisons nous-mêmes ? Insister sur la parenté ou la ressemblance de l'animal à l'homme est malicieux. « Il ne lui manque que la parole » est le fin mot de l'ironie, la phrase comique qui rend la valeur esthétique insoutenable. Lorsqu'il rit de l'espèce l'esprit refuse la médiocrité et se débarrasse d'une image dérisoire qui lui semble indigne de la noblesse de sa vocation, rire des espèces c'est refuser l'insignifiant.

5 L'OBLIGATION MORALE S'ETEND AU-DELA DE L'ESPECE HUMAINE

Les valeurs morales dépassent l'agrément, l'utilité économique et la contemplation intellectuelle et esthétique. Elles sont en rapport à notre volonté, à ce qui dépend de nous : que peut-on, que doit-on faire des espèces ? Toute espèce a-t-elle le **droit de subsister**, même les espèces inconnues et même si on ne sait pas ce qu'est une espèce ?

La **sociobiologie** met en formules les *Maximes* de La Rochefoucault qui fait de l'entraide une sorte de transaction entre apparentés. Péniblement explicable dans l'espèce, une telle « morale » grossièrement finaliste devient carrément absurde² entre espèces puisque la **réciprocité** est impossible. D'ailleurs cette morale de l'intérêt nous ramène aux piètres valeurs de l'utile : aidons ceux qui nous aident, et tant pis pour les

autres.

La **libéralité** est une amitié entre inégaux. La dignité de l'homme méprise le calcul, sa grandeur lui enjoint de donner sans recevoir - non plus prédateur mais protecteur. Que mérite une espèce ? Rien. Et quelle est ma récompense ? Protéger pour rien est ma récompense : c'est ça un geste moral, un mixte d'obligation, de solidarité et de compassion qui nous incline vers les autres espèces. L'alpiniste premier de cordée se retourne et se penche vers ceux qui peinent ou même renoncent, de même notre conscience répugne à délaisser ceux pour qui l'évolution s'est arrêtée, ceux qui ne savent pas qu'ils sont des bêtes, ces enfants dont nous sommes les adultes et qui ne grandiront jamais.

Plus profonde est l'inégalité, plus le libéral se valorise. Les missions de sauvegarde, les comités de défense, exploitent le créneau du **misérabilisme**. Le mérite des sauveurs se rehausse du contraste entre l'insignifiance de l'espèce défendue, la générosité de l'effort consenti en devient d'autant plus méritoire en même temps qu'il donne à leur protégé un éclat inattendu. D'ailleurs, la menace écartée, tout ceci se dévalue. La **commisération** approximative envers les animaux reste au-dessous de la morale, elle n'a que la forme du respect parce qu'au fond cet apitoiement marque la supériorité condescendante de notre espèce sur les autres. Le beau geste qui les protège est aussi une satisfaction de soi.

C'est par **analogie** que nous étendons la relation morale aux autres espèces. Le sourire du dauphin, la démarche de l'ours et les mimiques du chien nous amusent, les gentils koalas séduisent plus que les vilains moustiques. Une empathie et un attendrissement spontanés naissent d'une apparente similitude qui est donc une valeur. De même la parenté phylétique étend notre solidarité à nos cousins évolutifs les grands singes, tels ces amateurs d'arbres généalogiques éprouvant une brusque

tendresse envers un parent au Nième degré dont ils avaient jusqu'alors ignoré l'existence. Demandons plutôt : quelle solidarité envers ceux qui ne nous ressemblent pas ?

Ce qui rend incertaine la fonction morale de l'analogie est justement qu'il existe aussi un refus très vif de l'analogie allant jusqu'à l'opposition morale absolue de l'homme contre la bête : les rapports du sentiment **religieux** aux espèces sont ambigus voire hostiles. On connaît certes des religions et des sociétés qui respectent les animaux mais taxées d'animisme et de polythéisme donc opposées au monothéisme, lui, souvent marqué du rejet dévalorisant envers l'animal. On ne peut pas croire que Dieu aime les bêtes car il est trop lointain et trop lié à l'homme pour que son éminence écoute la souffrance animale ni que sa complaisance s'abaisse à sauver des espèces, fussent-elles réputées chef d'œuvre de sa Création. La citation de Leibniz mise en tête ouvre la question.

On nomme **sacrifice**, sous l'hypocrite prétexte d'honorer les dieux, l'abattage rituel et festif des animaux domestiques habituellement destinés à notre alimentation. Le choix des espèces, cheval, mouton, obéit à des mythes compliqués et des rites précis qui dépassent notre exposé. A vrai dire il ne s'agit pas d'immoler une espèce, le sacrifice au contraire rend hommage à sa permanence et sa vitalité, puisque d'autres individus toujours renaissent dans leur espèce. Il faudrait aussi parler des totems, des mythes étiologiques, des fables...

Quelles espèces ? L'égalité brutale et indistincte est insoutenable : accorder à toutes les espèces la même valeur universelle, sans degré ni réserves, est un idéal noble mais hâtif, une abstraction fragile qui menace d'indifférence. En face, l'échelle des espèces est élitiste. On porte intérêt d'abord aux animaux familiers, puis de proche en proche la liste s'allonge : grands singes, petits singes, mammifères, oiseaux,

serpents, tortues, grenouilles... On descend jusqu'à la Barrière de corail - cousin plutôt éloigné mais d'ailleurs très protégé - sans rencontrer aucune limite à notre soin. Les pigeons et les rats parisiens se valent-ils ? Dupe ou hypocrite la bonne conscience en cache une mauvaise qui privilégie son espèce de prédilection sans raison et selon sa sensibilité. Il n'existe pas d'universalisme de l'espèce mais un spécisme qui abandonne l'une pour sauver l'autre.

Nous aimons que les choses continuent, les êtres et les actes. La mort d'une espèce n'est pas une mutilation, un changement ou une diminution de qualité, c'est une privation d'être. La petite mort des individus, renouvelés par le temps cyclique, s'oppose à la grande mort des espèces, détruites dans le temps linéaire. L'espèce ne vieillit pas, celle qui meurt avait donc un potentiel évolutif qui évidemment se perd. Elle enfermait l'espoir de s'adapter, se transformer, c'est pourquoi la spéciation n'est pas appelée une mort mais une naissance. L'espèce qui meurt remontait, à travers des changements innombrables, jusqu'à l'origine de la vie, et brutalement tout finit, en cet instant des millions de siècles d'évolution sont perdus. Quel gâchis évolutif, et quelle injustice : pourquoi cette espèce ! ? Le protecteur des espèces redoute sa propre **mort**. Il projette donc son anxiété vers la permanence des espèces qui satisfait son désir d'éternel. Mais si à son tour une espèce menace de s'éteindre, alors c'est un peu d'éternité qui tombe et l'angoisse renaît. Le transfert pour la défense d'une espèce menacée justifie sa détresse mais détourne sa propre peur par un acte de courage envers plus malheureux que lui.

Héroïsme et victimisation de l'espèce. La fragilité et le péril permanent, la menace qui pèse sur le futur de certaines espèces, la violence des éléments, l'ignorance et la cupidité de l'homme, ne sont pas des valeurs mais attirent l'attention sur les victimes, éveillent une sollicitude que nous ressentons comme une valeur. Tourmentée, l'espèce gagne en dignité, le précaire devient précieux. Tel triton menacé

dans une mare qui se comble, fait la une de l'actualité, et plus encore sacrifié par l'extension d'un hypermarché. Laisser mourir une espèce, c'est interdit ! Toute espèce est sacrée.

Après les victimes la morale aime trouver des **coupables**. L'homme évidemment. Les loups, tigres et ours, jadis prédateurs sont désormais victimes. Les acariens, les vers intestinaux seront-ils sur la prochaine liste ? Sauver un virus, pourquoi pas ? La belle âme, le Don Quichotte des espèces, en lutte contre les moulins à vent des industriels, promoteurs et défricheurs, qui menacent les habitats, entre dans des conflits de valeurs qui reflètent les courants écologiques rivaux, jusqu'à ceux qui réclament la disparition de l'homme.

L'humoriste raille les valeurs morales attachées à l'espèce comme l'ironiste raillait les valeurs esthétiques. L'ironiste faisait rire en surévaluant la moindre espèce animale, l'humoriste dévalorise l'espèce humaine en ridiculisant le projet moral, la piété et le recueillement des sauveurs d'espèces « les bêtes valent mieux que les gens », est hautement comique. La nature s'est bien moquée de nous : prédateur monstrueux, ravageur de la Planète, l'homme est non seulement le plus mal doué, mais il nuit aux autres, et pour se racheter doit se consacrer à leur défense et leur bien-être. Sans doute cette irrision masque un réel pessimisme, car l'affinité de l'homme aux animaux est un oubli de soi qui amuse un moment, mais qui rencontre l'énigme du bestial et du mauvais. La communauté des espèces avec la nôtre a quelque chose de désespérant si l'on songe que les hommes se reproduisent ni mieux ni plus mal que les méduses ou les trilobites du Cambrien. En définitive l'argument moral, comme l'esthétique, succombe au comique. Il faut l'abandonner et comprendre que le respect envers les espèces appelle d'autres valeurs.

6 L'ESPECE EST UN IDEAL

Suivant Aristote l'idéalisme est une négation du réel au profit d'un idéal chimérique, mais suivant Platon il est la conquête du réel par la puissance de l'idée. L'homme est la seule espèce se connaissant comme étant une espèce. A ce titre et d'après l'idée qu'il se fait de la sienne propre s'offrant comme valeur de référence, l'idéaliste juge légitime de reconnaître aussi une valeur à toute espèce - non de chaque ver de marée basse, mais de l'entité espèce, tellement semblable à la nôtre.

L'idéalisme désigne plutôt un mode de pensée individuel, tandis que le culturel renvoie au collectif ; cependant l'un et l'autre ont en commun que tout jugement faisant référence à un idéal est **irréfutable** puisqu'il n'exige pas qu'il lui corresponde aucun objet réel, mais plutôt l'idée qu'on s'en fait. Concrètement le principe de précaution est de très loin l'argument décisif. Il suffit d'affirmer « tout est bon sauf l'homme » qui pour se faire pardonner ses méfaits doit protéger le Paradis mis à sa disposition par Dame Nature. Etant irréfutable l'idéal est étranger à la science ; peu importe puisque le culturel est politiquement correct et que le rêve de tout politicien est précisément d'être irréfutable. Donc ça marche. Les Japonais tuent et mangent des baleines, les chasseurs canadiens assomment les bébés phoques, au nom de leur culture, et leurs opposants militent avec l'énergie que l'on sait, eux-aussi à coups d'arguments culturels. Il n'est donc pas étonnant que les déclarations unanimes des grands programmes de sauvegarde, après des allusions maladroites aux arguments précédents, concluent tous par la référence à la valeur culturelle. Comme si en définitive personne, pas même les naturalistes, n'était capable de répondre objectivement à cette simple question : pourquoi sauver une espèce, et que perd-on sinon ? Peut-être la question n'est-elle qu'un exorcisme, un appel angoissé à l'avenir incertain de notre propre espèce, comme si la protection des autres nous protégeait aussi. Chacun sent que la réponse culturelle est un refus de répondre, qui le renvoie à sa propre réflexion.

Les rapports des grandes cultures et civilisation aux espèces animales et végétales sont infiniment compliqués, et comme les débats entre créationnistes et darwiniens, sont plus culturels que scientifiques. Que pense le monde Arabo-musulman de la protection des espèces, qu'en pensent les Chinois, les Indiens et leurs transmigrations ? Selon l'usage la culture nord-occidentale donne des leçons, oubliant qu'en 1960 à Toulouse, pour Noël, on pouvait acheter en boucherie de la viande d'ours garanti tué en Andorre, et que du chien était encore au menu des repas de fêtes en Allemagne dans les années 1950.

LE DESIR D'ESPECE

Donner une valeur à l'espèce est le fait des consciences délicates et profondes dont les pensées se redoublent d'un désir de valeur qui justement est une valeur, tandis que l'indifférence marque un défaut de culture. Oublier le désir d'espèce serait atteindre une passivité où la chose même s'évanouirait, les inventaires scientifiques, les élevages, le commerce ou la sauvegarde des espèces, plus rien n'aurait de sens si l'espèce ne suscitait plus aucun désir. Les naturalistes **désirent** des espèces. L'espèce a survécu au darwinisme, qui préférait la continuité des formes, à la cladistique qui préfère la subdivision en lignée, à la biochimie qui préfère la taxonomie des ADN. Le désir d'unifier la science nous pousse à unifier aussi les réalités naturelles et à faire de l'espèce le mode de relations universel pour tous les êtres vivants, de l'homme aux virus, car l'ordre est le plaisir de la raison. L'espèce est ce qui paraît simple dans ce qui paraît complexe – ce qu'on appelle la simplicité - l'idée qui guide et oriente la pensée du naturaliste, c'est peut-être là sa plus grande valeur.